

ACHMY HALLEY

Marguerite Yourcenar

Portrait intime

Préface
Amélie Nothomb



Flammarion

Marguerite Yourcenar

Portrait intime

*À Bernard Pivot qui, lorsque j'avais dix-huit ans,
a ouvert sous mes yeux le grand livre
de Marguerite Yourcenar que je n'ai plus refermé depuis.*

*« Que nous sommes plus profonds
que les apparences le font croire,
plus profonds même que cet inconscient
semé de chausse-trapes auquel la psychologie
contemporaine limite nos abîmes ! »*

Marguerite Yourcenar

RESPONSABLE ÉDITORIALE

Gaëlle Lassée assistée d'Estelle Hamm

CONCEPTION

ET RÉALISATION GRAPHIQUES

Claude-Olivier Four

PRÉPARATION DE COPIE

ET RELECTURE SUR ÉPREUVES

Colette Malandain

RÉVISION DES RECETTES

Sophie Brissaud

FABRICATION

Titouan Roland

PHOTOGRAVURE

Bussière, Paris

©Flammarion SA, Paris, 2018

ISBN : 978-2-8411-0201-3

N° d'édition : L.01EBAN000527.N001

Dépôt légal : octobre 2018

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise
sous quelque forme que ce soit et par aucun moyen électronique,
mécanique ou autre sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Marguerite Yourcenar

Portrait intime

ACHIMY HALLEY

Flammarion



Sommaire

PRÉFACE			
Le beau visage de Yourcenar, Amélie Nothomb	6	CHAPITRE 3 «Je suis avant tout la femme des voyages...»	94
AVANT-PROPOS			
«Accordez-moi la possibilité de m'égarer»	8	CHAPITRE 4 Mount Desert Island, une île en Nouvelle-Angleterre	118
PROLOGUE			
«Gloire ! Salut à toi, que j'aime et que j'attends !»	12	CHAPITRE 5 Petite Plaisance, «un lieu de possible abandon»	134
CHAPITRE 1			
Une enfance buissonnière	42	CHAPITRE 6 «Méditations dans un jardin»	160
CHAPITRE 2			
La cuisine des mots	66	CHAPITRE 7 Les Carnets gourmands de Grace et Marguerite	182

«Une fascinante vieille clocharde»,
selon Wolinski, immortalisée
par Édouard Boubat en 1986.

Le beau visage de Yourcenar

Préface d'Amélie Nothomb

Dans *Les Jeunes Filles* de Montherlant, Andrée Hacquebaut adresse ces phrases à Costals : « Je suis fière que vous écriviez ce que vous écrivez. Je suis fière que vous existiez tel que vous existez. »

Cette déclaration sublime est gâchée par l'identité du destinataire : Costals ne la mérite pas, ni comme écrivain ni comme être humain. Et même si Montherlant n'est pas Costals, il ne la mérite pas non plus – plus précisément, l'écrivain la mérite, l'homme la démérite.

Les Jeunes Filles : quand j'avais quatorze ans, j'ai lu ce roman comme on attrape la grippe. Ce chef-d'œuvre n'est pas innocent, surtout lu à cet âge où l'on est en train de devenir une jeune fille. Difficile, ensuite, de ne pas éprouver la paranoïa de la féminité. Mais dans ce livre, il y a aussi la déclaration citée plus haut. C'est peu dire qu'elle m'impressionna. Je me rappelle avoir espéré être la contemporaine d'un écrivain qui mériterait qu'on lui adresse ces phrases parfaites.

Quand j'avais dix-neuf ans, j'ai lu les *Mémoires d'Hadrien*. Choc sans précédent. Tous ceux qui ont lu ce livre savent de quoi je parle. Ainsi, il était possible d'écrire à une telle altitude. Je ne savais pas que le marbre pouvait susciter une émotion aussi profonde. Lire cette splendeur était une raison infiniment suffisante pour trembler d'admiration à l'égard de son auteur. Il n'empêche qu'en me renseignant à son sujet, je sus enfin à qui s'adressait, à qui devait s'adresser la déclaration d'Andrée Hacquebaut.

C'était en 1986. Marguerite Yourcenar était ma contemporaine pour une année encore. Pourtant, je ne lui écrivis pas les deux phrases. Il me sembla suffisant de les penser très fort et de les lui offrir dans ma tête. Même s'il y a lieu de croire qu'elle n'aurait pas remarqué ma lettre, je me reproche aujourd'hui ce manquement.

Ingratitude de la jeunesse : Yourcenar, dont je ne tardai pas à dévorer l'œuvre entière, me sauva. Il est singulier que cette

femme me guérit de ma paranoïa de la féminité infiniment plus que toute autre femme formidable. Pourquoi ? Parce que aucune autre femme n'a à ce point été synonyme de grandeur.

Je ne dis pas cela de manière relative, en comparant cet énoncé à ce que l'on pourrait affirmer au sujet d'un homme. Il ne s'agit pas ici de répondre aux imbéciles nombreux qui prétendent encore qu'il n'y a pas de génie féminin. Le génie de Yourcenar n'est pas un prix de consolation, un trophée à mettre dans la colonne « mérite féminin » lors d'une discussion sur les qualités respectives des sexes. Nul besoin de recourir à la comparaison pour sentir le génie de Yourcenar : tout lecteur digne de ce nom ne peut être que transi par ce qui crépite dans son style.

Affirmer haut et fort sa dette à l'égard d'un écrivain ne signifie pas un instant que l'on se mesure à lui, ni encore moins que l'on souhaite devenir une nouvelle Yourcenar. Ce désir ne serait pas uniquement absurde du fait que je n'en ai pas les moyens, mais bien plus du fait que Yourcenar existe déjà et qu'elle existe tellement.

Les œuvres qui nous sauvent ne sont pas celles qui ont un message autre qu'elles-mêmes à nous communiquer. C'est moins paradoxal qu'il y paraît. Il y a rarement une réponse aux questions qui nous tourmentent, quand l'extrême beauté nous permet de les transcender. Le célèbre « La beauté sauvera le monde » de Dostoïevski ne signifie pas autre chose. À chacun sa beauté salutaire : celle de Yourcenar me guérit.

Marguerite Yourcenar est un phénomène sans équivalent : la femme et l'œuvre se confondent en une statue. L'écrivain va jusqu'à nommer son auteur dans l'un de ses titres admirables : *Le Temps, ce grand sculpteur*. Ce doit être pour cela que le visage de Yourcenar n'a jamais été aussi beau qu'en sa vieillesse. Et comme elle est retrouvée – *Quoi ? L'éternité* – il est encore plus beau aujourd'hui.



PROLOGUE

« Gloire!
Salut à toi,
que j'aime et
que j'attends! »

22 janvier 1981. Le blues de l'académicienne :
« Combien est décevante cette transformation par les médias
d'une femme – la femme qui a essayé d'exprimer la vie, telle
qu'elle la voyait, dans ses livres – en une ennuyeuse et conventionnelle
vedette. [...] Cette pluie de commentaires presque toujours vains
me fatiguait et eût fini par m'excéder de moi-même. »



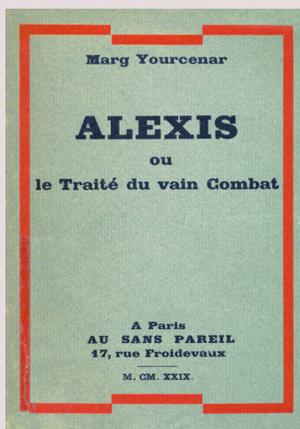
À gauche :
Yves Saint Laurent,
croquis du costume d'académicienne de
Marguerite Yourcenar pour son entrée à
l'Académie française, 1981.

À droite :
Elle succède à Roger Caillois,
au troisième fauteuil,
qu'elle n'occupera qu'une seule fois.

*« Je ne me présenterai pas (comme on dit
qu'une bonne se "présente"), je ne ferai pas
de visites et je ne promettai jamais d'assister
aux séances. Si on me nomme, j'accepterai
(il serait grossier de refuser), mais on
ne me nommera pas dans ces conditions. »*

C'est sans doute l'événement littéraire français le plus médiatisé du ^{xx}e siècle mais aussi l'un des plus polémiques. Le 22 janvier 1981, tout ce que la République des lettres compte de grands noms, d'officiels et de dignitaires de la profession a les yeux tournés vers la coupole de l'Institut de France, quai de Conti, à Paris. En ce beau et froid jeudi hivernal, la réception de la première femme élue à l'Académie française depuis sa création en 1635 fait la une de toute la presse. Pour la première fois, une réception académique est retransmise en direct à la télévision, en présence du président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, et de son épouse. L'événement historique, largement relayé par la presse internationale, est à la fois littéraire, politique, mondain et féministe. Il fait également vibrer l'univers de la mode. C'est en effet le roi de la haute couture, Yves Saint Laurent, qui signe la tenue de cérémonie de Marguerite Yourcenar, laquelle a fermement refusé de porter le trop militaire habit vert de ces messieurs ainsi que la ridicule épée d'académicien. On retient son souffle lorsqu'elle pénètre d'un pas hésitant sous la coupole archicomble, face aux caméras de télévision, au côté de Jean d'Ormesson. Elle porte un somptueux dolman et une jupe





En haut :
1929, un premier roman
et de grandes espérances.

Ci-dessus :
À l'âge de trente-trois ans.

Page de droite :
Aux Tuileries, en 1937, le jour
de sa rencontre avec Grace Frick.
« Je n'ai jamais été ou même rêvé d'être
une jeune femme adulée de tous
pour sa beauté et son élégance. »

« Me voilà parmi les écrivains français »

En cette belle journée froide et ensoleillée de novembre 1929, Marg Yourcenar est sur un petit nuage. En sortant des éditions du Sans-Pareil, qui viennent d'éditer son premier roman, elle serre sous son bras un exemplaire d'*Alexis ou le Traité du vain combat*, tout juste sorti des presses, et l'avance sur ses droits d'auteur de cent cinquante francs, une belle somme pour un jeune auteur inconnu. En descendant les Champs-Élysées, elle s'arrête à plusieurs reprises pour admirer la belle couverture gris-bleu et son cadre rouge sur laquelle son nom de plume se détache en belles lettres noires : Marg Yourcenar. Lorsque son éditeur lui a fait remarquer que ce pseudonyme, dont on ne peut déterminer s'il cache un homme ou une femme, est bien mystérieux, elle lui répond, avec un sourire malicieux, que ce n'est pas pour lui déplaire.

À vingt-six ans, elle se sent enfin un véritable écrivain. En se dirigeant vers la place Vendôme, elle se dit : « Ce n'est qu'un petit livre, on ne sait pas ce qu'il deviendra, mais, tout de même, me voilà maintenant parmi les écrivains français, il y a toute une foule avec moi. » Avec les cent cinquante francs que lui a remis son éditeur, elle achète aussitôt chez Lalique un beau vase « d'un bleu laiteux, comme la couleur de ce jour d'hiver », qu'elle conservera toute sa vie.

Alexis ou le Traité du vain combat marque la véritable entrée de Marguerite Yourcenar dans la République des lettres françaises. Edmond Jaloux, le critique le plus influent de l'époque, salue « la révélation d'un grand talent nouveau », tandis que l'écrivain Paul Morand parle d'un livre remarquable : « Le plus étonnant, c'est qu'il soit l'œuvre d'une femme, qui est parvenue à s'identifier avec son sujet à tel point qu'*Alexis* est véritablement la confession d'un homme victime de ses penchants et qu'il n'y a pas une ligne de cette confession lucide, discrète et d'autant plus pathétique, qui ne sonne admirablement juste. » Mais l'appréciation qui compte le plus pour la jeune romancière, c'est la note laissée par son père qui a lu le manuscrit avant de mourir : « Je n'ai rien lu d'aussi pur qu'*Alexis*. »





CHAPITRE 1

Une enfance buissonnière

*« Les plus forts souvenirs sont ceux du Mont-Noir,
parce que j'ai appris là tout ce que j'aime encore ;
l'herbe et les fleurs sauvages mêlées à l'herbe ;
les vergers, les arbres, les sapinières, les chevaux
et les vaches dans les grandes prairies. [...]*

*La grande qualité du Mont-Noir, pour moi,
c'est la vie à la campagne, la connaissance de la nature.*

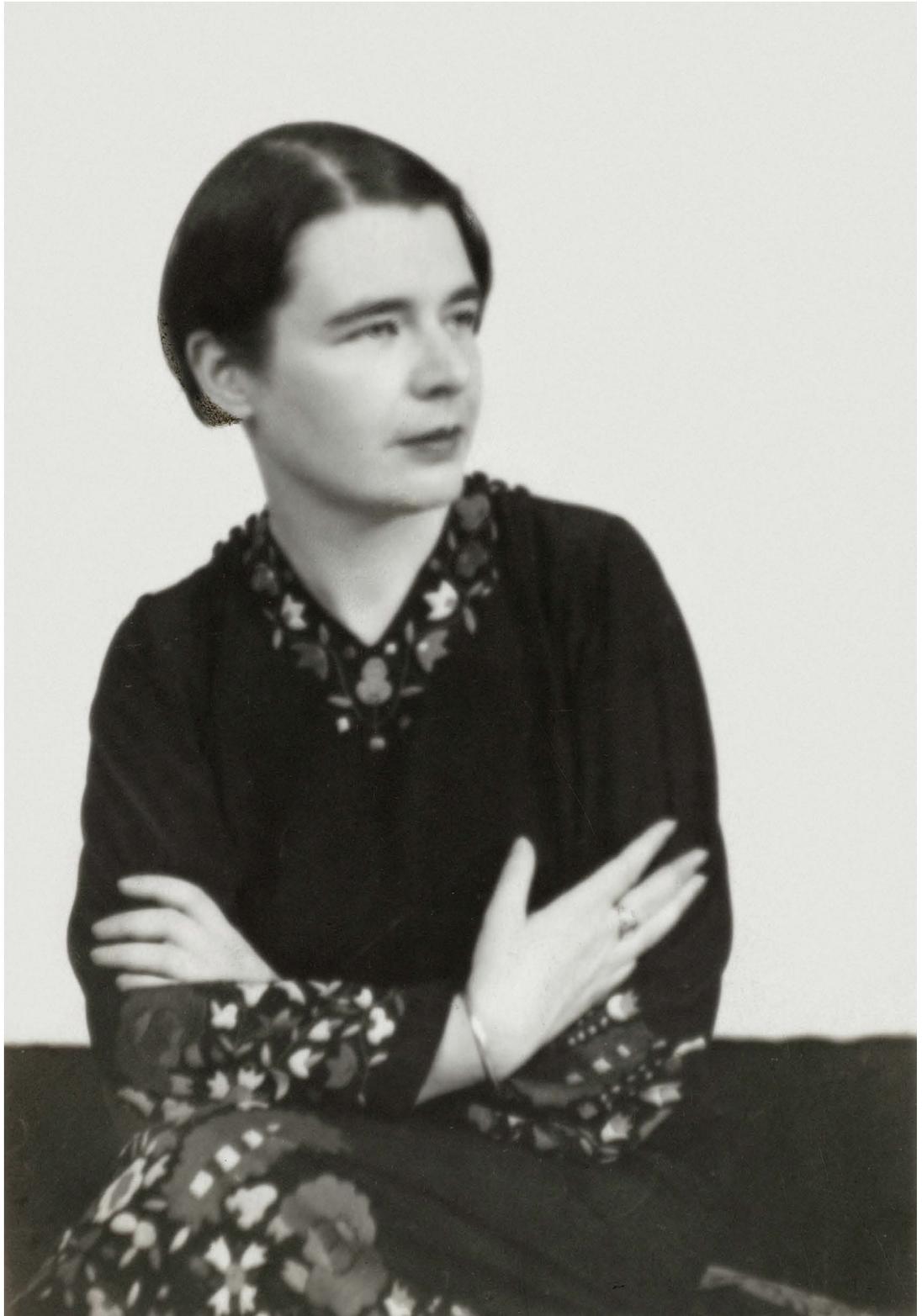
*C'est très important pour un enfant d'avoir grandi
dans un milieu naturel, d'avoir vécu avec des animaux,
d'avoir rencontré quotidiennement des gens de toute espèce,
d'avoir beaucoup vécu parmi les gens du peuple. »*

À l'âge de dix ans.

CHAPITRE 3

« Je suis
avant tout
la femme
des voyages... »

Mars 1980, en croisière dans les Caraïbes
au moment de son élection à l'Académie française.



En août 1939, avant de quitter la Grèce, Marguerite Yourcenar, accompagnée de sa tendre amie Lucy, se rend dans un bidonville des faubourgs d'Athènes où s'entassent de misérables réfugiés smyrniotes, pour consulter une voyante qui lit dans le marc de café. Accroupie dans son étroite baraque aux murs noircis de suie, la grosse femme annonce à la visiteuse française : « Vous traverserez des douzaines de fois l'océan » ; étonnante prédiction qui se réalisera pourtant amplement dans les décennies à venir.

Le voyage a toujours fait partie de la vie de Marguerite Yourcenar, initiée très tôt au nomadisme de luxe par un père qui a la bougeotte et considère qu'on est toujours mieux ailleurs. Sa soif de découvrir de nouveaux horizons hante les premiers poèmes de l'adolescente rêveuse : *Oh ! Parcourir un jour les routes de la terre !* Plus tard, elle fait dire à Zénon, son héros globe-trotter de la Renaissance, lointain ancêtre des hippies des *seventies* en route vers Katmandou : « Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir fait au moins le tour de sa prison ? » Ce programme existentiel, cette femme aux semelles de vent l'a mis en œuvre jusqu'à la fin de sa vie, marchant « sur le monde comme sur un livre ouvert », en quête de réponses aux grands questionnements de l'humanité. « Il s'agit de s'instruire du monde tel qu'il est et de s'instruire aussi devant les vestiges de ce qu'il a été. Tout voyage intelligemment accompli est une école d'endurance, d'étonnement, presque une ascèse, un moyen de perdre ses propres préjugés en les frottant à ceux de l'étranger. Tout voyage se double d'une exploration intérieure. »

LA TENTATION DE L'ORIENT

Il existe un puissant tropisme du Sud chez cette fille du Nord, sensible dans ses livres mais également dans la trajectoire de ses pérégrinations planétaires : du plat pays brumeux de son enfance flamande à la lumière incandescente de l'Italie et de la Grèce de sa jeunesse, en passant par l'Espagne et le Portugal découverts dans les années 1950-1960 et jusqu'aux contrées orientales – le Maroc, l'Égypte, le Japon, la Thaïlande et l'Inde – des ultimes périple.

La vie de Yourcenar en Grèce, « pays de la joie et de la volupté », est particulièrement douce, insouciant et sensuelle au milieu des années 1930. La journée, elle écrit, traduit avec un ami grec les subtils poèmes de Constantin Cavafy, et se promène parmi les tombes antiques et les herbes folles du cimetière du Keramikos, l'ancien quartier des potiers d'Athènes. Elle passe les jours de grande chaleur à lire et à se reposer sous les majes-

« Le voyage, comme la lecture, l'amour ou le malheur, nous offre d'assez belles confrontations avec nous-mêmes, et fournit de thèmes notre monologue intérieur. Notre présent est si étroit qu'il est bon d'y ajouter le passé, à défaut de l'avenir ; notre domaine est si limité que ce serait folie de n'en point connaître au moins la plus grande part possible. La connaissance du monde est sans doute le seul bien qui soit inaliénable, puisque la vie ne peut que l'augmenter, et que la mort même ne nous l'enlèvera que lorsque nous ne serons plus. »

Athènes, 1937.

CHAPITRE 5

Petite Plaisance,
« un lieu
de possible
abandon »



Sur le chemin menant à la mer, en 1979.

« On dirait une chaumière de contes de fées dans un parc à l'anglaise », note le journaliste Matthieu Galey lors de sa première visite chez Marguerite Yourcenar et Grace Frick. De la rue, la maison lui fait également penser au cottage d'un pasteur anglican du XIX^e siècle. Construite en 1835, en face de l'église épiscopale Saint Mary's By The Sea, Petite Plaisance a quelque peu voyagé, à l'instar de sa plus célèbre occupante. En 1880, son propriétaire fait déplacer la maison de bois, en la faisant rouler, sur des rondins tirés par des bœufs, quelques centaines de mètres plus bas dans



la rue. À l'origine maison particulière, le cottage sert de dortoir aux employés d'un hôtel voisin au moment où les deux femmes l'achètent. Lors de son aménagement, fin 1950, Yourcenar doit endurer d'importants et bruyants travaux, alors qu'elle met la dernière main au manuscrit de *Mémoires d'Hadrien*, entre deux coups de marteau et deux jurons des charpentiers qui s'activent au-dessus de sa tête. «J'aime les maisons de bois parce qu'elles vivent, elles respirent. Elles sont plus vite froides et plus vite chaudes. Et puis, elles sont précaires.» Comme la vie. Un peu en retrait de la



Ci-dessus :
Entrée de Petite Plaisance.

Page de droite :
Sur le perron de Petite Plaisance, été 1955.

route bordée d'arbres, au milieu du gazon et des arbustes du jardin, le *home sweet home* de Marguerite Yourcenar est la première – et unique – maison qu'elle a jamais possédée.

J'ai découvert Petite Plaisance en 1997, dix ans après sa mort. L'écrivaine a souhaité, par testament, que sa résidence américaine, conservée à l'identique, soit accessible gratuitement à ses fans quelques semaines par an, durant la saison estivale. Dès l'entrée remplie de livres, l'atmosphère particulière des lieux – l'âme de Petite Plaisance – me frappe. Une ambiance confortable et feutrée de douce intimité campagnarde donne au visiteur l'impression que Yourcenar va apparaître d'un instant à l'autre pour l'accueillir. Accrochée au mur de l'escalier qui mène à l'étage des chambres, une tapisserie traditionnelle du Rajasthan, achetée lors de son second séjour en Inde, en 1985, est une invitation au voyage. «Son grand charme est le scintillement quand les petits miroirs accrochent la lumière.» À gauche, on pénètre dans la salle à manger que Yourcenar préférait nommer le «parloir». Derrière







CHAPITRE 7

Les Carnets gourmands de Grace et Marguerite

*« Cuisiner est une manière de soutenir la vie, de soi-même,
sûrement, et aussi des gens qu'on aime.
Ensuite, c'est une manière de lutter contre l'épouvantable
gâchage de notre époque. Une femme qui fait la cuisine
peut faire exactement ce qu'il faut et pas plus.
Et puis, c'est une manière d'entrer en contact
avec les substances, de voir la manière dont la cuisson,
dont les préparations changent la forme des choses.
En somme, la cuisine est une alchimie. »*